

Sujet

« L'homme est le seul qui sache admirer le soleil »

Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*

Introduction

Affirmer, comme le fait Rousseau, que « l'homme est le seul qui sache admirer le soleil », revient à attribuer à l'humanité une capacité singulière : celle de ne pas se contenter de vivre dans le monde de façon utilitaire mais de reconnaître sa beauté et d'en éprouver l'émerveillement. L'admiration suppose en effet conscience, distance à l'utilité et ouverture au sens. Elle semble ainsi fonder une différence essentielle entre l'homme et les autres vivants. Cette citation affirme que l'homme est le seul qui « sache » admirer le soleil. Son esprit en cela serait supérieur aux autres vivants par son savoir, et principalement celui de regarder ce qui est le plus haut ou encore ce qui éclaire le reste de la nature, désigné par le soleil. Autrement dit, les humains sont capables d'admiration intellectuelle, les poussant à connaître les phénomènes naturels et vivants.

Si les humains admirent sans aucun doute ce qui est autour d'eux, quel sens donnent-ils à ce rapport d'étonnement et de considération des êtres naturels ? Rousseau semble affirmer que cela leur confère une distinction et un privilège dans l'ensemble de la création. Ne doit-on pas plutôt considérer l'admiration non pas comme ce qui nous distingue et nous sépare des autres vivants mais au contraire comme ce qui nous y ramène, non pas seulement de façon esthétique et intellectuelle mais d'abord éthique ?

Pour affronter cette ambivalence d'un rapport admiratif des humains à la nature, nous nous appuyerons sur les romans *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne et sur *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer ainsi que sur l'essai philosophique *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem. Ces œuvres montrent que l'admiration humaine appartient au genre humain, lequel s'extasie sur les êtres naturels tout en cherchant à rendre compte par la raison de cet étonnement. En cela, il s'agit bien d'un pouvoir des humains comme nous le montrerons dans une première partie. Nous montrerons cependant que ce pouvoir ne confère pas pour autant une indépendance ou un privilège des humains, puisque ces derniers sont non seulement dans mais aussi de la nature, au même titre que les autres êtres naturels. Ne doit-on pas alors repenser l'admiration, non pas tant comme une qualité distinctive mais comme une exigence éthique pour les humains de considérer les autres vivants ?

I. L'admiration comme expérience consciente : une singularité humaine ?

A. L'admiration comme distance réflexive chez l'homme contre l'immersion animale

Rousseau suggère que l'admiration est le propre des humains. Cela implique que les animaux ou les végétaux peuvent être étonnants et suscités seulement pour ceux qui savent s'étonner. Les protagonistes s'étonnent sans cesse des animaux marins à travers les vitres de cristal du Nautilus ou derrière leur scaphandre. En cela, l'admiration paraît asymétrique, car elle repose sur une distinction entre ceux qui sont sujets d'émerveillement et ceux qui en sont seulement les objets et qui sont

considérés comme tels. Dans le chapitre « Promenade en plaine », Aronnax décrit son ravissement esthétique intense et bouleversant. Il est admiratif des espèces végétales et animales, des couleurs et des nombreuses formes du vivant marin. Il dit, en effet, « C'était une merveille, une fête des yeux ». Il éprouve cependant du chagrin « d'écraser sous ses pas les brillants spécimens de mollusques qui jonchaient le sol [...] et tant d'autres produits de cet inépuisable océan. Mais il fallait marcher. » On comprend ici que l'admiration humaine est une valeur en elle-même, suffisant à justifier la venue des protagonistes dans un milieu qui n'est pourtant pas fait pour eux. *Le Mur invisible* décrit également des moments de contemplation, dans laquelle la narratrice oublie ses peurs et ses angoisses : « Je passai un moment à contempler quelques fourmis géantes qui passaient devant moi en une petite procession hâtive, sans penser à rien. » (p.28) Ou encore : « pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles et c'était en définitive parce que je savais qu'elles existaient vraiment. » (p.222). Ces deux extraits montrent que l'admiration réjouit la protagoniste pour elle-même, car elle permet d'échapper au drame de la dévastation qu'elle doit affronter, depuis l'établissement d'un mur invisible autour d'elle.

B. L'homme est le seul être qui « sache » admirer « le soleil »

Dans la citation de Rousseau le soleil peut signifier métaphoriquement que l'humain est capable de comprendre par sa réflexion et son intelligence ce qui éclaire, c'est-à-dire de déchiffrer les mystères de la nature et de l'organisation du monde. Cette puissance humaine est traduite dans *Vingt mille lieues sous les mers* par la capacité scientifique, hors normes, de Nemo. Nemo incarne en effet une perfection du savoir, car il joint l'exigence théorique par la lecture exhaustive d'œuvres étudiant le vivant, comme le prouve sa prodigieuse bibliothèque à l'exigence pratique de produire par lui-même de nouvelles connaissances. Ainsi Nemo fait-il ses propres mesures de la température des eaux pour établir qu'à certaines profondeurs elles sont identiques. En cela, il ne répète pas mécaniquement ce qu'il a appris mais expérimente, compare, réfléchit et évalue pour établir des connaissances nouvelles. Ici c'est bien lui qui produit des éclairages et témoigne par là-même qu'il est capable de voir le soleil, au sens de produire la connaissance des phénomènes naturels. Dans le *Mur invisible*, on trouve également cette idée que la narratrice produit par elle-même des connaissances : « Le vingt juin, je commençai la fenaison. (...) J'avais appris à faucher quand j'étais jeune fille et ça m'avait amusée après toutes ces heures passées dans des classes sentant le renfermé. Mais il y avait déjà plus de vingt ans, et depuis j'avais sans doute oublié comment il fallait s'y prendre. [...] La pluie tomba pendant quatre jours et sur le pré le foin commença à pourrir, pas tout, seulement la partie qui se trouvait à l'ombre. À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. Je ne savais jamais si le lendemain il allait continuer à faire beau ou se mettre à pleuvoir. Pendant toute la période des foins je me heurtai à l'incertitude du ciel. Plus tard j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été je fus livrée sans défense aux intempéries » (p.90-91) Ce passage révèle les savoirs dont les humains sont capables : d'une part, ils communiquent et transmettent entre eux des techniques, la narratrice a appris à faucher lors de son enfance, d'autre part, ils progressent avec l'expérience, la narratrice écrit en effet qu'elle s'améliore de jour en jour, enfin ils sont capables de saisir le fonctionnement des phénomènes, la narratrice repère et anticipe, en effet, les changements climatiques. Canguilhem relate également ce désir de comprendre des humains. Il écrit, en effet, dans « La pensée et le vivant » : « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser, c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi. La connaissance

consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. » p.12. Canguilhem montre ici que la science cherche à dépasser l'obscurité en vue de produire des lumières. On peut y voir ici un lien avec la contemplation du soleil évoquée par Rousseau.

C. Mais qui admire-t-on vraiment dans ces situations ?

On peut se demander si l'admiration aussi bien esthétique que scientifique de la nature par les humains n'est pas au fond une admiration autocentrée, seulement pour les humains eux-mêmes. Canguilhem entend précisément montrer que ce que les humains tiennent pour une spécificité n'est pas le cas. En effet, toute vie est tentative de résolution de problème. En cela, il n'y a pas que les humains qui cherchent à admirer le soleil pour comprendre le monde. Tout vivant qui a à vivre sa vie est en tension avec son milieu, c'est-à-dire qu'il produit des connaissances pour s'inventer le mieux possible et accroître la vie dont il est porteur. Conseil, aussi modeste soit-il par ailleurs, incarne d'une certaine façon l'idée que dans la science, le chercheur cherche d'abord à s'admirer lui-même, au sens de se conforter dans ses certitudes. « A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. » Ou encore : « Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! » Autrement dit, ce que cherche le savant, cela n'est pas l'autre en sa spécificité et sa différence, mais seulement lui-même. Marlen Haushofer à travers le récit de sa narratrice fait part également de cette difficulté. Elle dit en effet comprendre que la nature ne peut être vue seulement à travers les attentes et les projections des humains tout en reconnaissant cependant qu'elle ne peut s'empêcher de chercher un sens à ce qui est autour d'elle. Autrement dit, l'homme est le seul qui sache admirer le soleil car au fond à travers ses objets d'admiration il cherche à se poser comme le maître et le possesseur d'une nature sans commune mesure avec lui.

On doit cependant interroger l'idée contenue dans la citation de Rousseau, en montrant que l'admiration suscitée par la nature sur les humains ne leur octroie pas pour autant une position extérieure et supérieure dans cette dernière.

II. Savoir admirer le soleil ne justifie pas de s'affranchir des autres vivants et de la nature en son ensemble

A. Admirer fait partie du genre humain mais il ne peut pour autant assurer qu'il en a le monopole

Canguilhem en s'appuyant sur les travaux de Von Uexküll distingue la notion d'environnement et de milieu. L'environnement, c'est ce qui entoure les individus vivants de façon neutre, tandis que le milieu c'est ce qui intéresse tous les individus vivants, aussi bien comme êtres biologiques que sociaux. Ainsi la tique doit-elle se laisser étonner par l'irruption de l'odeur de beurre rance, dès lors qu'elle la saisit. Une telle odeur est importante pour elle, car elle signifie la possibilité de se jeter de son arbre pour pénétrer une proie nourricière pour elle. Ce que démontre

Canguilhem, c'est que tout organisme vivant prélève dans son environnement, ce qui l'intéresse, ce qui est admirable donc, pour continuer à vivre (non pas seulement au sens de la survie mais aussi au sens d'augmenter sa vitalité). La narratrice dans *le Mur invisible* fait part à bien des égards de la nécessité d'être prudent, quant à la projection de nos catégories sur une nature qui nous échappe toujours en partie. Par exemple, rien ne nous assure que seuls les humains sont capables de contemplation admirative. Elle écrit en ce sens : « C'était le premier lever de soleil auquel j'assistais. J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière. » (p.68) ou encore elle évoque « Perle sur ses genoux en train de contempler le soleil » (p.96) La narratrice manifeste ici toute une délicatesse. Elle affirme ressentir partager un instant de contemplation avec ses animaux sans pour autant pouvoir en être certaine, puisque l'animal est toujours aussi celui qui échappe aux seules catégories humaines. « Tous les chats font ainsi preuve d'une conduite mystérieuse, ils nous restent très étrangers et il nous est très difficile de les atteindre. » p.125 On comprend ici que l'admiration est certes une qualité des humains mais elle fait sans doute partie aussi des autres animaux, même si c'est en une forme différente.

B. L'humain n'est pas un être à part dans la nature

La citation de Rousseau semble faire de l'humain un être d'exception : « l'homme est le « seul » qui sache admirer le soleil », ce qui lui conférerait une place à part dans la nature. Marlen Haushofer montre cependant que la narratrice doit transformer sans cesse la nature qui est autour d'elle pour préserver sa propre vie et celle des animaux avec qui elle vit : elle doit chasser, aménager ses espaces aussi bien les routes que les chalets qu'elle occupe (celui dans la vallée et celui dans les Alpes). Autrement dit, elle doit travailler pour ne pas mourir tout comme les animaux doivent sans cesse créer les conditions de leur existence. Ce qui surgit alors, c'est que nous sommes des êtres de besoins, dépendants de la nature. Jules Verne rappelle également sans cesse dans son roman cette condition humaine : Nemo trouve refuge dans les fonds marins contre les civilisations qu'il juge injustes et violentes grâce à la fabrication prodigieuse du Nautilus. Mais le Nautilus ne peut pour autant s'affranchir des éléments et des lois naturelles dont les humains dépendent : il doit trouver de l'énergie dans les mines de charbon et le sodium de la mer. Il ne peut pas non plus rester trop longtemps sous l'eau, car il doit renouveler ses stocks d'oxygène pour que ses occupants puissent respirer. Jules Verne écrit ainsi : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. » Canguilhem ne cesse à son tour de rappeler aux humains qu'ils partagent avec les animaux la vie, comme pouvoir créateurs de normes. En cela, les humains n'occupent pas une place privilégiée, ils ont à produire et à inventer leur possibilité d'exister en leur milieu.

C. Le danger est de nous croire supérieurs dès lors que nous savons regarder le soleil

Les œuvres permettent de travailler l'idée d'une hiérarchisation des espèces que semble reprendre Rousseau dans cette citation. La violence de la hiérarchisation des vivants apparaît dans la scène avec les Poupous dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Dans cette dernière, Conseil et Aronnax considèrent les Papouas comme des sauvages, prêts à tuer. Nemo renverse alors une telle catégorisation en invitant ses interlocuteurs à interroger leur propre regard. Si tuer est la marque de la sauvagerie, alors peut-on affranchir les civilisations européennes de cette terminologie ? Marlen Haushofer fait dire également à sa narratrice que l'idée d'une supériorité des humains sur la nature est problématique, car elle justifie des rapports de domination et de haine qui rendent l'acte de tuer

« facile » et les relations d'amour, à l'inverse, extrêmement difficiles. « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. » p.188 Pour Canguilhem, approcher le soleil dans la science ne doit jamais justifier que nous utilisions les animaux seulement comme des moyens d'augmenter nos connaissances. Ainsi vient-il mettre en avant l'importance d'une limite éthique à l'expérimentation scientifique. Pour Canguilhem, la plupart des expérimentations ont pour fonction de confirmer l'intelligence humaine, la flatter et la valoriser. Dès lors, il nous faut admettre que nos capacités intellectuelles doivent être limitées, car à trop s'identifier à elles, l'humain engendre non plus la vie mais la violence.

Ne faut-il pas alors reconsidérer la valeur de l'admiration : cette dernière a du sens, si et seulement si, elle ne justifie pas une attitude de distinction mais au contraire de liaison sensible et respectueuse aux vivants qui nous entourent ?

III. De l'admiration à la responsabilité : vers une éthique du regard et du respect

A. L'admiration comme tâche morale plutôt que comme privilège

Rousseau valorise l'admiration comme signe distinctif de l'homme. Pourtant, les œuvres étudiées suggèrent que l'admiration doit savoir considérer la nature pour elle-même et non seulement pour les humains. Chez Verne, elle doit résister à la tentation de la domination. Si Nemo est capable de montrer une grande admiration pour certains autres vivants, il n'a pas réussi pour autant à limiter ses passions destructrices et démesurées de conquête. Il produit à la fin du roman une véritable hécatombe qui reconduit finalement la violence qu'il a subie en perdant sa jeune épouse et ses deux enfants. Autrement dit, l'admiration ne peut être choisie, elle doit se lier à un respect de toutes formes de vies. La narratrice du *Mur invisible* convertit toujours ses relations au vivant en relation de reconnaissance. Ainsi manifeste-t-elle toujours sa gratitude pour ses animaux sans lesquels elle n'aurait pu trouver des ressources pour continuer à vivre. On trouve alors une admiration qui n'est pas une auto-admiration mais bien une conscience pour un autre sans lequel la vie serait plus difficile et douloureuse. On trouve chez Canguilhem une idée identique, la science doit savoir s'arrêter, dès lors qu'elle manipule les vivants sans considération. Pour Canguilhem, il n'y a pas d'intérêt à fabriquer des monstres, car cela a pour seule fonction non pas d'augmenter la vitalité de la vie mais d'assouvir notre curiosité scabreuse, contre laquelle il faut bien plutôt lutter.

B. Apprendre à admirer sans posséder

Le Mur invisible montre une forme d'admiration non appropriatrice. Elle s'étonne véritablement de la variété et de la variation permanente du vivant, comme la présence d'une corneille blanche au sein de corneilles noires. Ce qui est admirable, c'est alors la diversité de la nature et c'est d'elle dont il nous faut prendre soin. Canguilhem insiste sur la nécessité pour la science de considérer l'individuel par delà les moyennes générales, car chaque vivant est toujours jeu et écart avec la norme. En cela, on ne peut s'approprier les vivants mais au contraire il faut savoir les laisser être en leur différenciation individuelle. La fin de *Vingt mille lieues sous les mers* exprime l'excès du projet de Nemo, comme le dit en permanence le personnage de Ned. La conquête des pôles est présomptueuse et impossible. Il faut savoir s'étonner de leur existence sans pour autant vouloir les posséder et les conquérir.

C. L'homme, non maître du vivant, mais gardien du sens

Ainsi, l'homme n'est pas tant celui qui admire le soleil que celui qui peut interroger le sens de son admiration. Cette capacité réflexive, loin de fonder une domination, engage une responsabilité : celle de maintenir un rapport juste au vivant, attentif, modeste et non réducteur. Pour cela, on peut utiliser l'imagination comme chez Verne pour créer des œuvres à la fois pédagogiques et divertissantes mais aussi réflexives. Il nous pousse, en effet, à nous interroger en tant que lecteurs sur les limites de la science et de la technique. Marlen Haushofer par son dispositif narratif fantastique et puissant permet d'interroger notre relation intime à la nature. Ce qui montre qu'elle n'est jamais simplement un décor ou une réserve de ressources. Elle nous agite et nous concerne, y compris au plus profond de nos rêves, comme dans les deux scènes de rêves, dans l'un elle rêve qu'elle donne naissance à des humains et non-humains et dans l'autre elle tue un chevreuil, ce qui la bouleverse et la hante. On retrouve cette proximité dans un rêve nocturne d'Aronnax, se voyant comme un mollusque. Enfin, Canguilhem invite à interroger nos pratiques de connaissance. Comment produire des connaissances de la vie, capables de prolonger la puissance, la beauté et la vitalité de cette dernière sans la dénaturer ? Autrement dit, si la vie est admirable, c'est bien parce qu'elle nous ouvre des possibilités plus douces, plus respectueuses et plus réjouissantes d'exister « sous le soleil » et avec les autres, dont nous dépendons inextricablement.

Conclusion

Si Rousseau a raison de souligner la capacité humaine à admirer la nature, la confrontation avec les œuvres de *Vingt mille lieues sous les mers*, *Le Mur invisible* et *La Connaissance de la vie* montre que cette admiration est ambivalente. L'admiration humaine peut en effet s'égarer dans un désir de grandeur et de prestige. Pourtant admirer d'autres vies, cela peut être aussi les considérer pour elles-mêmes, apprendre à les voir et par là-même apprendre à vivre avec d'autres que soi.